

margelles

numéro 19

automne 2024

Pierre-Lucien Bertrand

Claire Dias-Lachèse

Chloé Charpentier

Raymond Farina

Frédéric Dupré

Béatrice Paillet

Frédéric Tison

Livio Ceschin

Alain Breton





Éditorial

« L'artiste ne donne pas seulement à voir. Son plus grand bienfait, depuis les temps préhistoriques, est qu'ayant su regarder, il l'enseigne aux autres hommes.»

André Pieyre de Mandiargues, « Le mur » in *Le Belvédère* (1958)

J'espère que tu liras ces quelques mots que je t'écris.

Il y a eu bien des commentaires et des discussions autour du précédent numéro de margelles, mais rien de ta part ; j'ai l'habitude ; je ne m'y résous pas tout à fait. Cent fois que je me promets d'être quète au contact sensible de l'insondable que je reconnais pourtant désormais comme composante essentielle de chaque individu et des rapports entre les êtres, tandis que j'aime la toujours possible croyance première – combien un reliquat de notre enfance ? – que quelques-unes de tes pensées, tes préférences et cette tournure d'esprit que tu as pour trouver la faille, l'ouverture et l'angle mort fructueux, pourraient valoir jugement provisoire, vague pesée divine en toutes choses, de quoi éclairer le sens de l'existence – rien de moins –, ou me livrer en creux ton portrait chinois, qui même changeant, serait ton portrait bien tangible.

Voici donc *margelles* 19, manifestation labile d'un geste constant : tendre la main, écouter, vouloir connaître par cœur et recevoir des surprises qu'il s'agit de présenter de façon à raconter une histoire avec des histoires, à donner un point de vue avec des points de vue, pour poursuivre, par-delà l'insondable, l'irremplaçable dialogue.

Isabelle Sancy

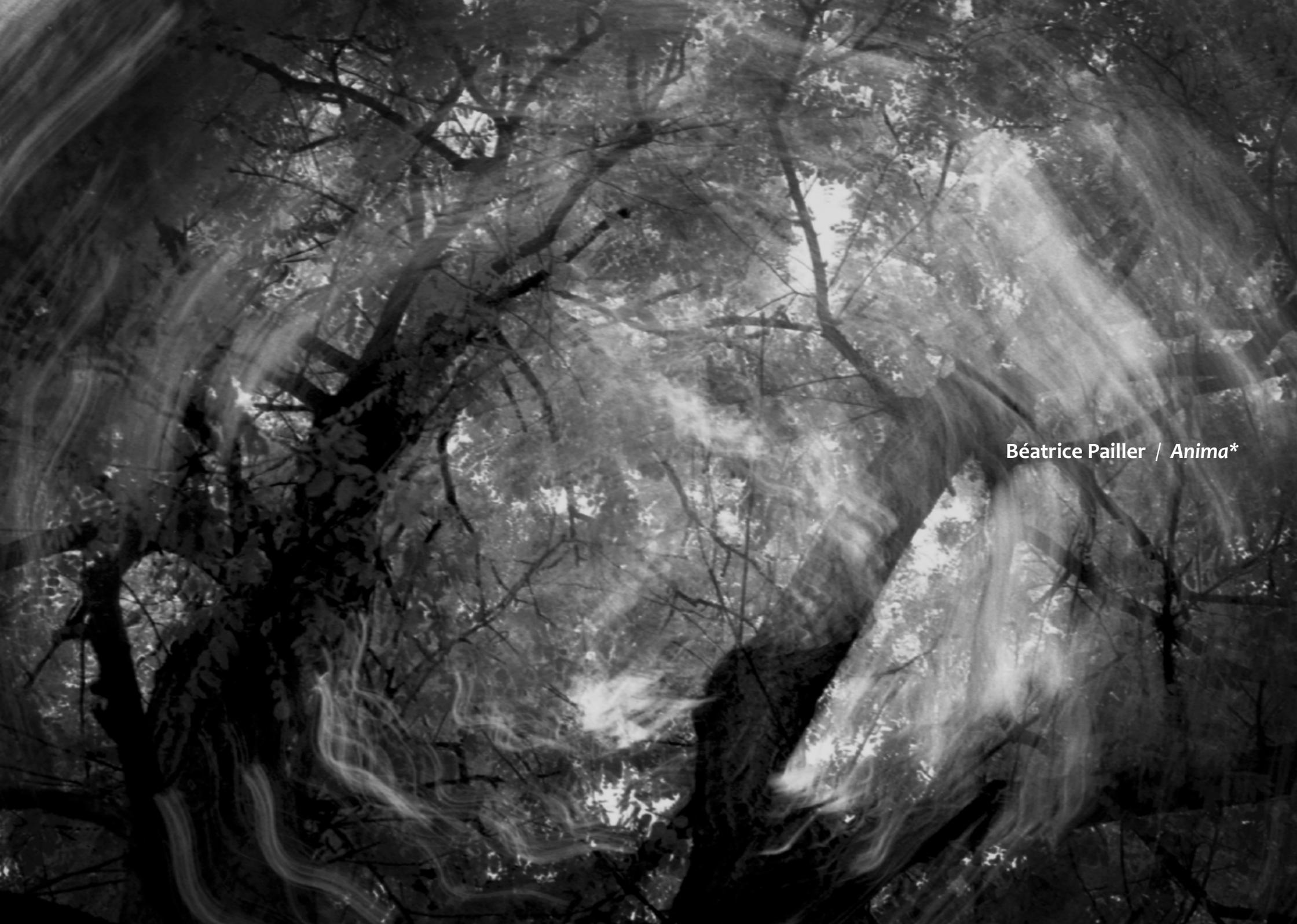
Sommaire

Béatrice Pailler / <i>Anima</i>	p. 6
Livio Ceschin / <i>Aigüe et délicate, la vérité de la nature</i> (<i>La pungente, puntigliosa verità della natura</i>)	p. 14
Frédéric Tison / <i>Villes et châteaux</i>	p. 34
Claire Dias-Lachèse / <i>Temps suspendus</i>	p. 42
Chloé Charpentier / <i>Ma Muse aux longues jambes</i>	p. 54
Alain Breton / <i>Petit Imprécis à l'usage de ceux qui sont</i> en train de se noyer.	p. 62
Frédéric Dupré / <i>Theatrum mundi</i>	p. 74
Raymond Farina / <i>Buster Keaton ou le calme dans le chaos</i>	p. 86
Béatrice Pailler / <i>ELLE</i>	p. 94
Pierre-Lucien Bertrand / <i>Les plages infinies</i>	p. 100
<i>La poésie est là aussi</i> / Pierre Gascar	p. 106
En partage > <i>Les Hommes sans Épaules...</i> / Christophe Dauphin	p. 108
Les auteurs	p. 110
Commandes et Abonnements	p. 113

Crédits Photographiques

Livio Ceschin : p. 14-33, 34-35,
Claire Dias-Lachèse : p. 42-53
Frédéric Netter : 1^{ère} de couverture, p.6-7, p. 94-95, p. 112
Isabelle Sancy : p. 4-5, p. 106-107
Frédéric Dupré : p. 74-85
Anna Agostini : p. 110-111
P.A. : p. 3, 54-55, 62-63, 68-69, 100-101, 106-107, 108 à 111, 4^{ème} de couverture
Vués du film *Steamboat Bill (Cadet d'eau douce)* de Buster Keaton (1924) : p. 74-75, 81

Rédactrice en chef du n° 19 de margelles : Isabelle Sancy
Conception graphique et direction artistique : Philippe Agostini
Impression et façonnage de l'impression papier par Sylvie Lacambra, *Mon édition*, (Nîmes)



Béatrice Paillet / Anima*

Sous le vent
 Le clapot des feuillages
 Les bruns et les rouges
 Pelage en écho.
 Fugace vision
 D'un règne de joie
 Le merveilleux de la bête.

Ton regard est une énigme.
 Vérité nue affranchie
 De l'espace et du temps
 Que je sais pure
 Jusque dans le sang versé
 Car nulle méchanceté ne l'habite.

Vérité lointaine
 Jadis connue hier rejetée
 Aujourd'hui attendue.

Vérité au-delà de nous-mêmes
 Ce Nous omphalos de la déraison
 Nous refusant notre part du vivant
 Cette chair sœur de la tienne.

Vérité qui nous reste incomprise
 Elle dont l'absolu ne sait que la vie
 Ce temps de chair et de souffle
 Présence sans hier ni demain
 Tout entière dans le vécu de l'instant
 Présence vouée aux chemins.

Sans rien en savoir car exclu
 Des chaînes du bien du mal
 De la contrainte du beau du laid
 Ton regard sans faille
 Raconte le monde.
 Il en connaît l'intime.

Il sait l'eau la terre
 Et le sang et la sève
 L'instinct de l'étreinte
 L'éternité du vivant.

Ton souffle est présence
 Et plus intense que bien d'autre
 Car possédé du monde
 De ses odeurs de ses couleurs
 De la force du vent
 De l'apaisement de l'eau.

Toujours ton corps
 Le caresse de sa trace
 En eux une même musique.
 Sans cesse ta chair le prend en elle
 Mais toujours se donne à lui
 En eux une même vie.

Mouvements qui engendrent
 Mouvements qui façonnent
 Terre et ciel sont à toi
 Par l'aile qui embrasse
 La nageoire qui brasse
 Le pied qui foule
 Tu crées ton ailleurs
 Ta liberté d'être.

Loin de l'humain
Tombent les frontières.
Le monde reprend souffle
Son cœur bat plus rapide plus vivant
Son cœur par ton cœur ensauvagé.

En retrait, au silence, lovés,
Tes regards ne sont que pour lui
Car lui seul est la voix de la vie.

De l'infime à l'immense
Rythmé du temps
De ses ressacs mêlés
De jours de nuits et de saisons
Le monde est le lieu de ton regard
De ton éternité cette présence fidèle
Palpitant drue aux flancs des mères.

Petits vous grandissez
Nourris protégés
Enseignés du monde
Et si la solitude prévaut
C'est qu'en vous réside
La force de votre lignée.

Éternel est le lait de l'instinct
Chairs en délivrance corps nichés
Ici vibre le chœur du monde
Abandon charnel
D'odeurs de souffles
De cris de chants
Langues sur peau
Becs en caresses

Écailles ou carapaces
S'exprime alors l'infini
D'un amour épuré.

Animalité humanité
Ce qui nous rassemble
Est plus grand plus fort
Que ce qui nous sépare.

Au fil de nous s'amenuise
L'histoire commune.
Subsiste le merveilleux.

Il y a longtemps déjà
Que nous avons quitté la source.
Peut-être savions-nous
Que nul retour n'était possible.
Ce qui s'offrait semblait inépuisable.
Alors nous l'avons pris
Nous avons pris le monde
Sans nous soucier du vivant
Qui avait là sa source
Y faisant foyer
Depuis une aube
Inconnue de nous.

Dans l'accaparement
Entre eux tous vivants
Arbres et bêtes et nous
Nous avons érigé un mur
Par peur par envie
Peut-être par désespoir
De la source perdue.

Et de ce qui nous sépare
Nous avons fait un dogme
Je pense donc Je suis.
Je de suprématie
Je d'exclusion
Loi sans fondement
Qui se brise à ton regard.

Le temps qui s'absente
Est celui de la rencontre
Étonnement réciproque
Où ton regard sonde
Et nos cœurs et nos reins
Cherchant quiétude ou menace.
Et ton corps de répondre
Par l'attente ou la fuite.

Vision fragile
S'instaure la halte
Répit sur le trouble
De ton souffle en alerte
Une offrande pour celui
Qui dans l'oubli de lui-même
De son poids d'humanité
Est dans l'espérance de ta venue.
Présence du désir
Ici l'attente est une ascèse.
La voie sacrée vers ton regard
Une nouvelle compréhension
Mais un espoir sans aboutissement
Révélé à certains il ne peut l'être à tous
Par le merveilleux qu'il engendre
Ce désir rejoint l'infini.

Loin de l'humain
Est un sang de genèse
Où survit cet infini vivant
Où libre est ton regard.

Bête ! Ma bête !
Elle crie seule
Seule face à la nuit
Elle crie. Elle l'appelle
Se donne aux ténèbres
Et elle court
Vers cette bête !
Cet homme ?
Elle ne sait pas
Elle ne sait plus
Ne sait que l'amour.

* extraits du recueil inédit *Être du règne*.



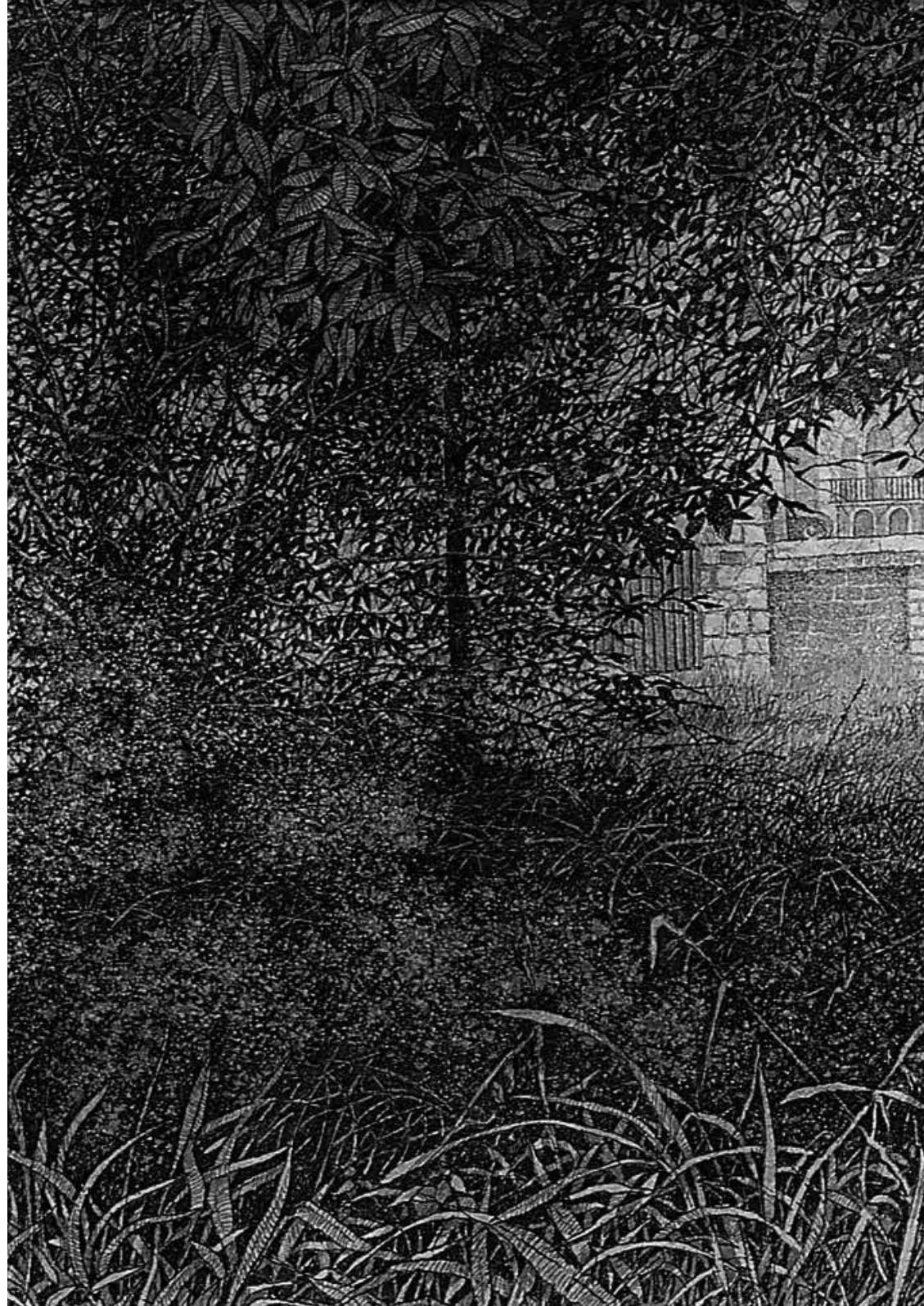
Livio Ceschin / *Aigüe et délicate, la vérité de la nature*
La pungente, puntigliosa verità della natura

Q. IO. P. I. E.

1908

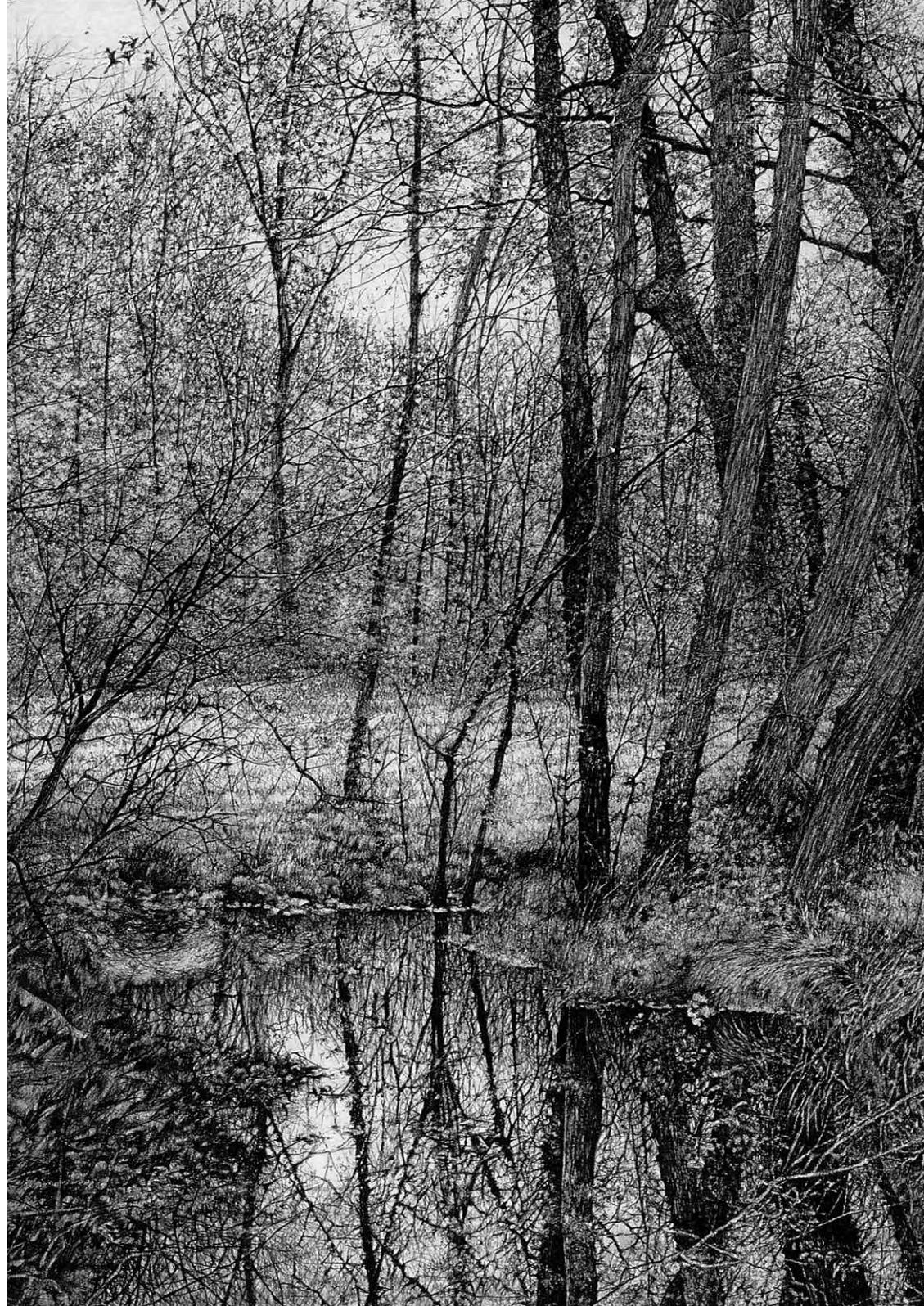
ANNO

Livio Ceschin



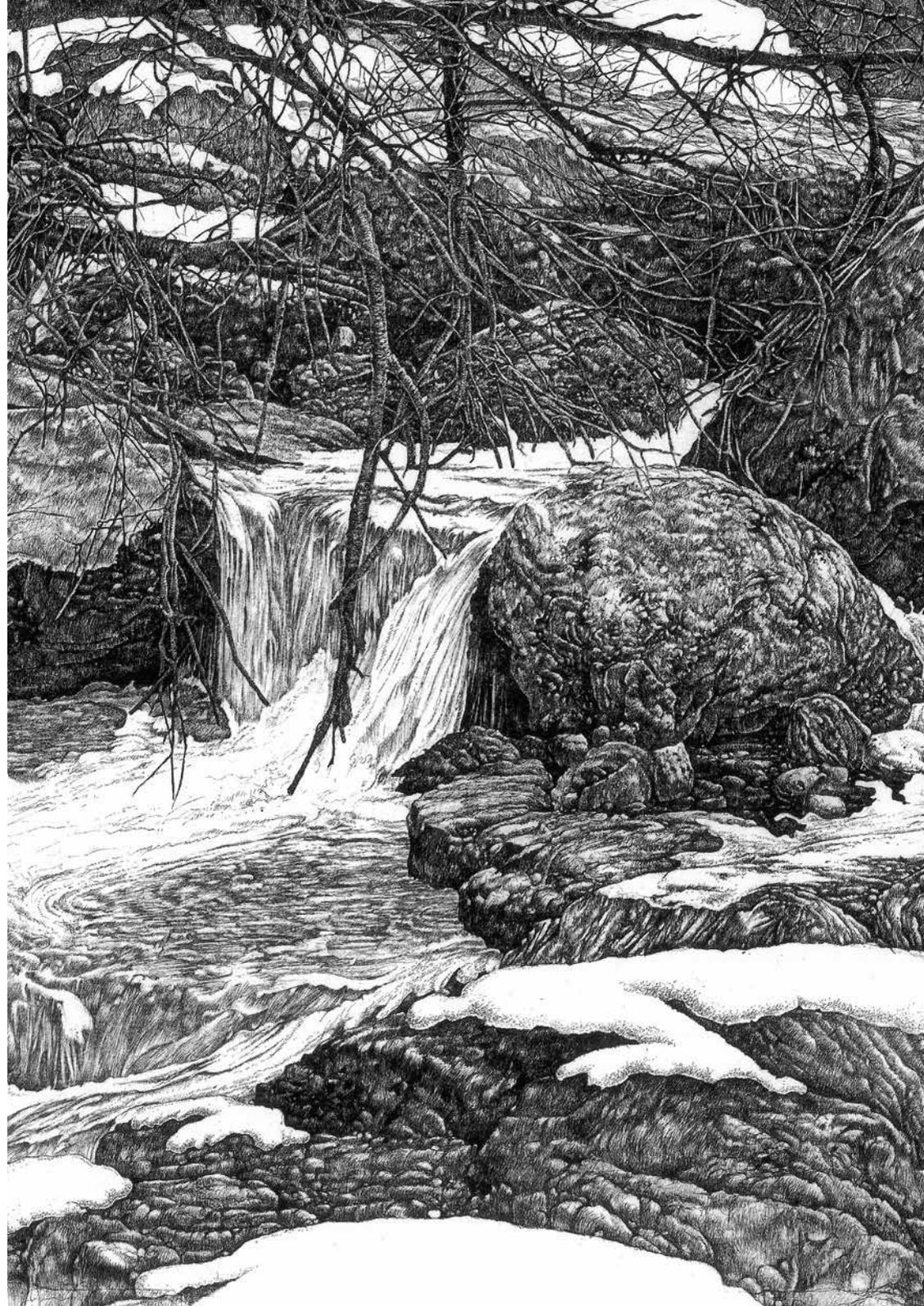


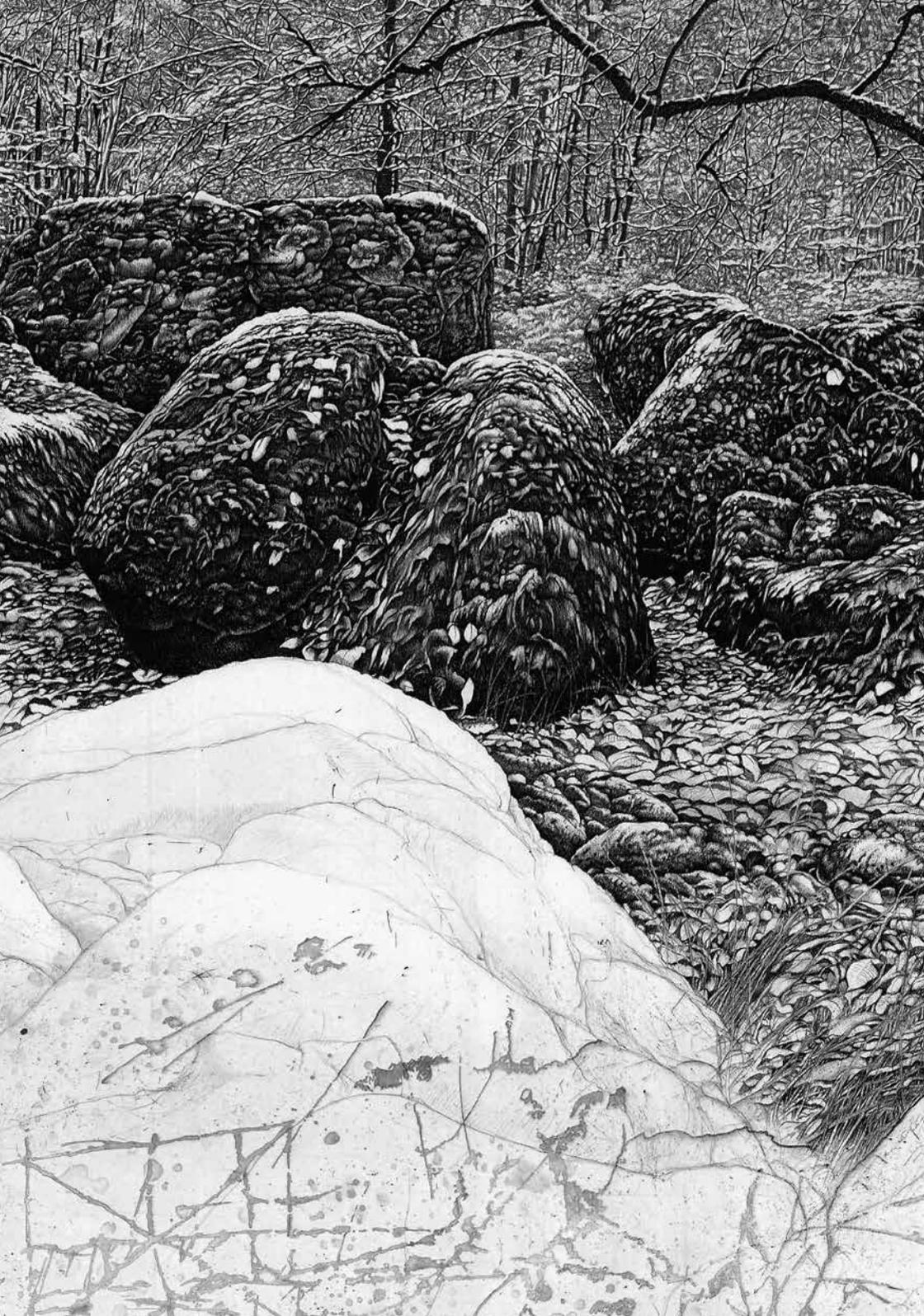


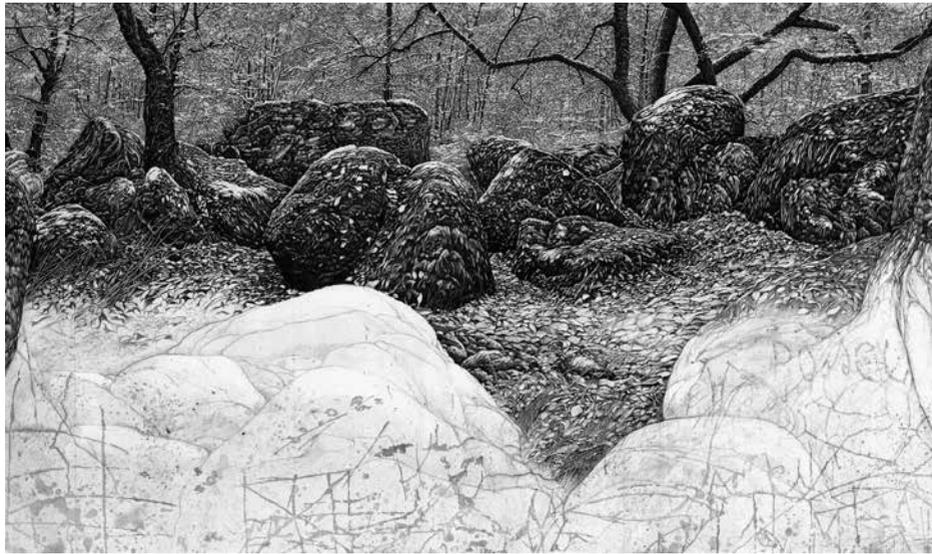














Frédéric Tison / Villes et châteaux

Heurteville (extraits du cahier I)¹

Il paraît que la ville est si petite depuis qu'on a coupé l'arbre mort ; on dit que le ciel y semble une affreuse blessure. On raconte que mes paroles sont la porte qui tremble, et que les milliers de visages s'attardant aux fenêtres sont miens.

On raconte encore que c'est moi, ce regard singulièrement bleu qui vous suit tandis que vous avez perdu la mer.

L'histoire de mon visage, paraît-il, est connue. Il paraît que je suis le miel de la ville — que je suis son sel et son froment... Il paraît que je suis vaste et léger, que l'on danse sur les dalles de mes palais, dans les plus hautes salles.

Il paraît que j'œuvre dans la clarté des regards — et même que le ciel, longtemps, a traversé l'évidence de mes yeux.

•

Alors tu viens dans les villes précieuses. Tu les verses dans tes yeux — Qui regarde en toi est plus fort et plus léger que les vents.

Tu es à Ribadessella, sur la plage aux poussières d'ambre, sous un soleil qui ne te connaît pas encore.

À Florence en été se suspend l'arroi des anges sur les toits, et c'est encore toi, près du couvent San Marco.

Au matin, Prague te voit dans la mélodie de ses ocres et de ses dômes verts ; Munich encore, sous la pluie d'été, dans le vent qui s'é gare parmi les lignes droites.

Tu laisses un peu de lumière dans les villes précieuses dont une fois tu es le regard.

•

Cette cité n'aurait pu inventer un si beau dieu. Ses membres sont prairies, sont fleuves frais ; ses épaules veillent les vallées. Des ciels sont ses cheveux, ses yeux de lave peinte. Ses mains furent creusées par les vents d'une terre oubliée ; ses pieds appellent les jardins.

Il règne matin et soir à chaque coin de rue. Si peu le regardent, et l'admirent et l'encouragent ; d'aucuns prétendent que son nom — son vénérable, son lent, son lointain nom — n'est pas connu. Et toi, tu l'appellerais volontiers Celui Qui Manque, si ce n'était l'interrompre.

Il dit : « Oui, je veille tes mains sur ces poignées de porte. »

•

Tu es à Saint-Pétersbourg en été, selon le décor des rois. Dans l'avenue plus grande qu'un château, une vieille femme veut te vendre une poule chétive ; dans les églises roses, vertes et bleues, des gens se penchent sur des visages d'or. Tu as appris quelques mots de russe ; les prononces-tu que la dame

de l'hôtel, le passant, le marchand de poupées te répondent en français. Sur la Perspective Nevski, tu penses à tes livres de Gogol et de Dostoïevski, et tu marches selon la Valse des Fleurs. Tu vois sous un pont plus long que le ciel la Neva charrier des galions et des rêves, comme une mer. Lorsque tu quitteras Saint-Pétersbourg, tu penseras aux troïkas sur la neige, celles que tu n'as pas vues, glissant devant le Palais d'Hiver.

•

Je t'attends dans une ville violente. Ici, les mots s'allument sur les murs, et chaque syllabe est noire. Une grue m'a soulevé jusqu'aux toits. Je m'aperçois dans le miroir des tours qui te dérobent.

Des nuages tombent sur les trottoirs. La pluie jaillit du ciel comme une chevelure, et les vents reviennent vers moi les joues gonflées de messages.

•

1 - Extraits de *Le Dieu des Portes*, Éditions Librairie-Galerie Racine, 2016

Ciels I²

Les ponts dorment maintenant. Les douves brillent de rosée. Les chaînes et les grilles géantes se taisent. Les herbes s'ébouriffent devant la poterne condamnée. Au plus haut de ce mur, le carreau d'une vitre est fendu.

Hier, la même scène t'a ému. Demain, encore, tu seras troublé.

Les fenêtres — mais le sais-tu ? — se souviennent de toi : tu vins là selon l'été vêtu de jaune et de bleu clair, de brun et de rouge selon l'automne ; le printemps et l'hiver te seront accordés. Oui, les fenêtres savent ton histoire : c'est toi qui toujours te pencheras à leurs bords sculptés.

•

Mes notes sont la ville vide de tes bras.

J'ai pénétré dans le château transparent. Je suis entré dans le jardin — Sur ce banc de pierre grise, c'était toi l'absent.

— Ô mon amour, tes sillages sur le sable !

•

Ce parc expire ta mélancolie — ses arbres aujourd'hui si vastes, si agiles, ses fleurs maintenant qui te protègent.

Cette lumière est un enfant trouvé dans les broderies et l'herbe sauvage — Tu regardes ses yeux déclinés dans les pierres, les miroirs.

Ce château fut construit pour tes ombres — ta silhouette dans les fenêtres qui jamais ne seront plus refermées.

•

Ciels II

Le désordre s'accroissait. Les statues égarées dans les rues, les passants de hasard, les sources noires étaient des songes pour mes yeux.

Et l'eau-forte du ciel n'entamait pas les nuages.



Des corps survenaient dans la ville qui étaient parlés par le vent.

•

Ciels III

Comme ces marches sont hautes, comme la cime est absente, comme je t'attends ! Ô ballade ancienne...

Ô ballade ancienne, comme je t'attends, parmi l'herbe irrégulière et le vent, tandis qu'un papillon me frôle et croit que je suis une grande fleur — Comme je monte maintenant !

Comme je monte maintenant, comme est lent ce sentier de ruines rouge et grise — Comme je veille à présent sur le perron de granit et d'ardoise, comme dans le ciel il n'est pas encore temps !

•

Mais c'est la ville aux yeux fermés — Tu la connais par cœur et tu l'as dite déjà, avec des phrases de couleurs, avec tous les vents.

Et tu demeures. Une autre ville — Tu y étais inconnu, mais voici ces lumières qui comme toi règnent là-bas — caressant tes jambes et tes bras.

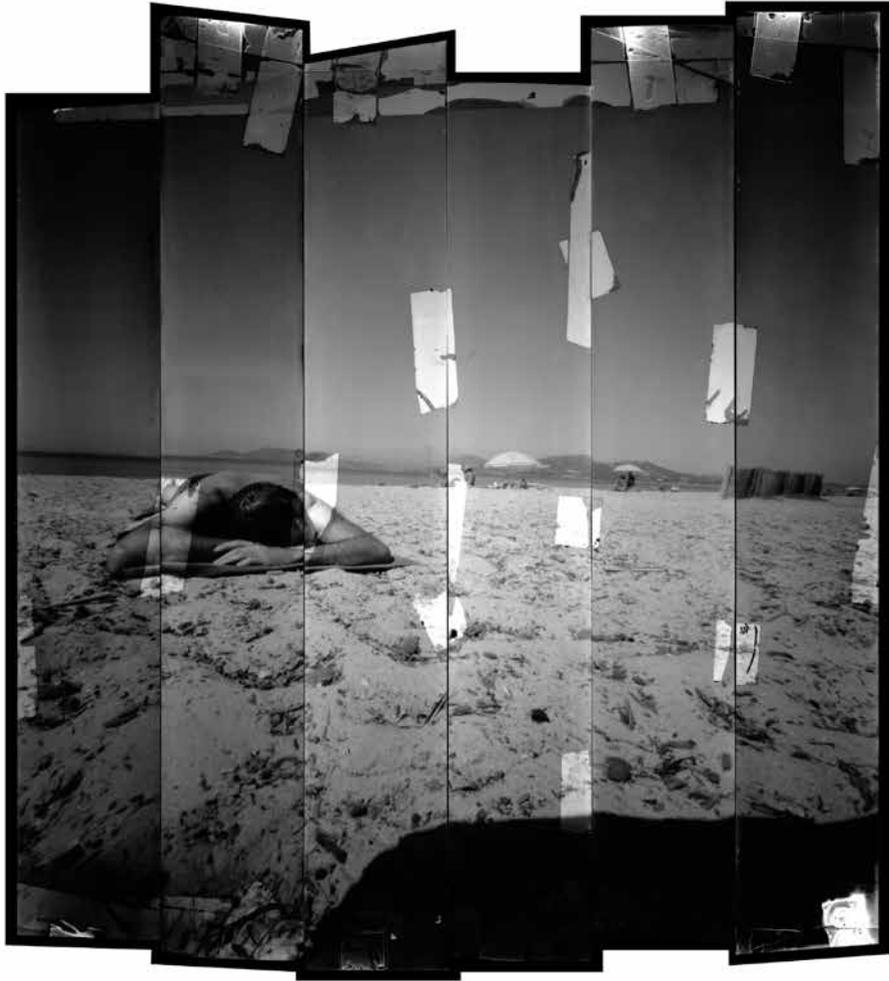
— Si les immeubles croulent comme les cairns au gré des pas, dans la vallée, sur les chemins, sous les nuages rois.

•

2 - Extraits de *Nuages rois*, Éditions Librairie-Galerie Racine, 2021



Claire Dias-Lachèse / Temps suspendus













Chloé Charpentier / *Ma Muse aux longues jambes*

comment aucun printemps pourra-t-il jamais être plus beau
 que le tien
 – teint frais joues roses le buste dressé seins victorieux toute
 sève en toi qui coule ardemment –
 aucun printemps sinon celui-là
 la danse des muses et des nymphes qui chassent La-Mort-La-
 Sinistre
 la danse des muses et des nymphes qui tourbillonnent et qui
 t’entraînent et qui soulèvent
 ta cuisse de feu et ta cuisse de marbre toute ta force
 la danse des muses la danse des nymphes
 la danse celle-là celle-là toi celle-là ton printemps celle-là toi
 encore
 toi le printemps la folie et la muse et la nymphe et tout le
 radieux et le monde le tout radieux le tout monde
 la danse encore et encore et toi qui tourbillonnes
 comment – comment – aucun printemps jamais toujours toi
 printemps
 ici – partout – maintenant – toujours – la danse ta danse toi
 – encore toi –

...

la fille que j’aime a la peau comme un rêve une toile de lin
 où je peins mes désirs
 où elle tient le pinceau que dessine ma lyre

la fille que j’aime est une femme déjà
 avec sur ses dents
 des sourires fous que je ne comprends pas

la fille que j’aime a les joues roses où se trahissent
 les secrets que je veux dérober
 et les yeux volcaniques où les braises sont des baisers

la fille que j’aime a le nez puissant
 à sentir dans le vent les moindres odeurs
 à deviner mes joies à pressentir mes peurs

la fille que j’aime a des reins
 durs comme le roc où se brisent mes vagues
 et les cuisses fortes à soulever le monde
 que je ne peux porter

la fille que j’aime a les mains
 comme celles des poupées
 des mains minaudières qui savent caresser
 et qui caressent tant que ma peau s’est usée

la fille que j’aime a le cœur
 comme un porte-bonheur
 un cœur qui se cache souvent
 pour allumer mes vœux dans les nuits de tourment

la fille que j’aime est comme ça
 et pas comme ça du tout

la fille que j'aime est tout
et tout autrement que tout ce que je peux imaginer
elle est sang et chair
et vaporeuse et claire
et tout d'elle est chèrement sanglé à mon être

et je l'aime
comme on n'aimerait pas
pour tous les détails de son corps radar éblouissant
des clignotements dans mon œil qui ne voit plus qu'elle
et pour tous les détails qui ne sont pas des détails
parce que je ne vois que ça
et qu'elle ne me voit pas

voilà la fille que j'aime
une femme
aux seins de gemme
au souffle court au souffle long
une femme enfin
une fille un battement qui dure un rire un sanglot
un grelot un silence l'inertie et le bond
un rendez-vous un adieu un toujours un jamais
l'amour bavard et l'amour muet
enfin la fille la muse la nymphe

la fille que j'aime est ma sorcière
c'est elle
qui entre dans le jour et qui revient la nuit
que je surprends dans le ciel que je touche dans la terre
qui se fond entre hier et demain et qui vit aujourd'hui

elle enfin

elle
l'intransigeance et la clémence
celle qui se tait celle qui m'appelle

...

ma muse printanière est née dans la rivière
ma muse à moi est ainsi
elle charrie les gouttes de rosée les perles de lumière
elle glisse avec elles entre l'aube et la nuit

sans un bruit ma muse nage et flotte
et soudain glapit comme renarde sauvage
qui traverse les cours

ma muse grogne dans l'eau
parmi les poissons elle est
comme l'ourse qui pêche et qui sort dans ses pattes
un énorme saumon

ma muse à moi ma muse printanière
a la voix clapotis
elle bat la mesure sur le tambour de l'onde

ma muse ainsi
qui louvoie dans les reflets du ciel
dans le cristal des sels
son corps animal son corps femelle

elle appelle la furie de l'amour
elle chante un instant la chaleur du soleil
et les mâles allumés par un désir ardent
accourent jusqu'à elle

ma muse – ma muse printanière –
ma muse à l'humide duvet
ma muse aux dents blanches et luisantes

ma muse à moi
dans le lit des rivières
ma muse douce et à la voix perçante
chante pour moi
sous la pluie printanière

...

de la poésie pure – j'ai dit – de la poésie pure – tu as répondu –
dans les chiens amoureux
dans les tasses de café ou dans les bocks de bière
dans les livres sur la table et sur les étagères des libraires
dans la feuille de l'arbre et dans la feuille qui a poussé sous
ma main
dans le portillon qu'on a poussé entre deux maisons
dans la cabane où se cacher et
dans les guirlandes de fleurs – ton jardin – sous les auvents où
s'abriter
dans le secret des murs où courent les lierres
dans les phares des voitures et dans la fumée il y a de la poésie
pure – c'est sûr –
dans une pluie de rires et les parapluies perdus
dans la main qui donne et ne reprendra pas

dans les épaules qui portent et dans les épaules soulagées du
poids des choses et de tant d'autres
dans les jambes trop longues pour un monde si petit et les
pieds immenses qui le parcourent en rêve
oui – il y a de la poésie pure – dans les clartés et les ombres
dans le délire constant qui nous entoure et la sagesse parfois
qui perce dans les mots
et dans les chants de la rue et dans les figures des musées et
dans les craintes de la vie et dans les éclairs de confiance
dans les soupirs soulagés dans les soupirs sans espoir c'est sûr
c'est sûr comme tu es là et que tu sais déjà qu'ouï que se posent
tes yeux tu peux en cueillir le vers même si tu ne l'écris pas
même s'il demeure fugace
tous le sont – c'est vrai – de la poésie pure comme toi tu es
réelle
bien plus réelle qu'aucun poème qu'aucun tableau qu'aucune
statue
bien là bien plus qu'aucune chair et qu'aucun os
toute là de ta présence qui dépasse aucun corps composé

...



FIG. 15.

**Alain Breton / *Petit Imprécis à l'usage de ceux
qui sont en train de se noyer.***

À la question d'un journaliste : *S'il y avait le feu chez vous, qu'emporteriez-vous ?*, Jean Cocteau répondit : *Le feu.*

Les portes

Au début, la délicatesse présidait ; il y avait réciprocité : elles s'ouvraient, certes avec réticence, parfois même résistaient pour la forme, et nous entrions. C'était donnant-donnant. Ainsi vivait-on dans l'harmonie, dans l'art des contreparties. Grande fut cette époque de partage, signature des temps héroïques.

À présent, nous savons que les portes ont fait le malheur de l'humanité, et qu'à les franchir si souvent, nous nous condamnions à entrer dans leur errance, dans leurs peurs inconscientes, dans le désastre de leur peine.

Ah ! la fierté de ce bois que nous poussions, de l'entrée au couloir, d'une pièce ou d'un étage à l'autre, pour ouvrir les espaces nécessaires aux besoins de notre famille et de nos peuples, certes, mais aussi pour faire apparaître de nouveaux mondes, pour assurer les transhumances, pratiquer la chasse et la pêche, lancer des attaques soudaines sur les voisins indésirables, ô joies multipliées !

Aujourd'hui, lorsque nous nous trouvons aux prises avec des portes, aussitôt nous vient le sentiment d'une défaite — comme un accablement. Mais que faire ? Les ôter ? Les brûler ? Les ignorer ? Elles sont tellement intuitives qu'elles nous devineraient, s'effraieraient assez pour s'ouvrir, nous laissant passer.

Ordonnance

Entourez-vous
 D'une salade embellie
 Et d'une pomme d'arrosoir
 Veillez à démocratiser la pratique du tic
 Entravez la course des escaliers
 Évitez les massacres trop décoratifs
 En même temps, appliquez-vous à ne pas quitter
 Un rire immense
 Non pas un rire de moustache, de petit trot,
 de ces rires avaricieux qui font la consolation des
 comédiens médiocres,
 Mais le rire noble, formidable,
 d'un larynx cathédrale
 Un rire énorme percé d'une lucarne
 Qui donne sur le monde
 Et puis dans la seconde qui suit
 En même temps que vous oublierez Valmy,
 Trafalgar, Waterloo, Minou Drouet et Jeff Koons,
 Pincez deux tomates d'Anatolie.

Le cirque

I - L'homme-canon

La moindre pensée déviante doit être récusée.
 Il faut se dépouiller de toute frivolité. Se
 réduire, admirable. Ne consentir qu'à l'action
 proche, décisive ; fusionner avec l'élan à venir,
 coïncider avec le voyage.

Soudain l'impact ; le corps n'est plus ankylosé. Il jaillit, libre, parmi les trapézistes, survolant les dompteurs, les clowns, les gymnastes, les éléphants — libre, mais pas encore débarrassé des oiseaux.

II - Gymnastes

Ils apparaissaient sans cesse sur la piste, ces virtuoses mystérieux, à l'inconcevable somptuosité, qui se succédaient dans un spectacle continu, avec des suspensions et des reprises, des poursuites, des défilés, des protestations cérémonieuses ou des louanges triviales, de grands silences suivis de vacarmes — envoyant dans le ciel de la tente des fleurs, des étincelles, des chapeaux, des échasses, des morceaux de nuit, des chevaux et même des gymnastes qui retombaient souvent sur leurs pieds. Tant pis.

Le poète

Généralement, c'est avec une certaine habileté que le poète fait usage de l'inversion, de l'éliision du verbe, du complément de nom. Chez lui, la nature est souvent à l'ouvrage dans des formules qui suspendent l'attention et placent les arbres, les rivières et les animaux dans des postures merveilleuses ou tragiques. Il sait dispenser l'analogie et la métaphore en alliant concentration et fluidité. Lorsqu'il est en vacances, il nourrit une pensée originale avec, si possible, de belles vues sur la mer et la campagne.

Le miroir

Plutôt que de juger l'action du miroir, de remettre ses confidences à leur place, il faut lui envoyer un sosie, une image qui ne hurle pas.

Le robinet

Lorsque le robinet se met à couler, j'appelle le plombier. Il arrive. Sa veste est recouverte de neige, son nez, aiguisé par le froid, est celui d'une fouine. Il tousse. « Encore vous ! » s'exclame-t-il pour la énième fois. Cette fois, son humour va trouver à qui parler. « Ça a recommencé, Docteur. Le bruit. » Il maugrée : « Je vais voir ce que je peux faire. »

Le plombier tombe la veste et se met au travail. La nuit passe. Le lendemain, il est déjà de meilleure humeur et cela ne tient pas qu'à l'alcool que je lui ai fait ingurgiter. Comme il fait chaud dans ma maison, il s'active torse nu en faisant couiner mes mules, ce qui ne l'empêche pas d'éternuer.

Aujourd'hui, le robinet ne fuit plus, mais qu'importe. Le plombier a choisi de rester et il me rend heureuse. Pendant l'hiver, chaque soir, je regarde avec délectation la goutte se former au nez de l'homme que j'aime et je sais alors, sans nul doute possible, que j'ai réussi ma vie.

Entracte

Un précipice qui a peur, dont on bande les yeux.



FIG. 24.



APPARATUS

Genèse

Et ce court–bouillon : molécules mêlées à la nuit dense où toute lumière est en charpie ; immenses laves où explosent des roches ; pistes balisées par des écueils galactiques. C'est, plus loin encore, l'émeute des trains stellaires, la coulée des abysses, un immense ballet magnétique. La démesure se trouve au-delà ; au-delà même des zones d'eau cosmonaute et des cimetières de météores, au centre du vide perdu, où l'on peut entendre des huées.

•

Entracte

Nuages : objets personnels du chameau.

•

Des comédiens

Ils déclament les textes des plus grands auteurs en prenant les dieux à témoin. L'horizon ne les borne pas et ils ne se connaissent pas de limite. Peut-être ne comprennent-ils pas toujours le sens de ce qu'ils déversent avec emphase sur leur public, mais ils peuvent aussi se contenter de répéter de vieux effets et de jouer aux équilibres. Entre drame et comédie, de douceurs en imprécations, ils règnent infiniment. Alors, souvent, à la fin du spectacle, pour nous venger de notre longue humiliation, de notre ennui sans nom, nous ne nous retenons pas d'applaudir à tout rompre.

•

Duel

à Thomas Turnedfish

On ne sait jamais lequel des deux a commencé. D'abord les mots d'intimidation, étriqués mais glorieux, puis les mimiques et les pistolets brandis — les postures. Ils ne se menacent qu'en privé. Tout au plus autorisent-ils la présence de quelques témoins. Parfois, ayant renoncé à vider leur querelle ou pris froid dans ce coin de forêt où ils se fixent rendez-vous, invoquant un malentendu ou une pensée différente, ils renoncent à leur fâcherie. Alors ils faussent compagnie à leurs suiveurs et cheminent ensemble, harmonieusement. Au besoin, ils s'inventent des liens avec des étrangers qu'ils aident à faire passer, au gré des circonstances.

•

Jeux Olympiques

Les dossards permettent de distinguer les pays impliqués pendant que la bataille fait rage. Sur la piste d'athlétisme, une colonne de blindés est bloquée par des tirs de mortiers. Dans l'espace réservé aux lanceurs de poids, des compagnies de tirailleurs s'échauffent en tirant sur les spectateurs. À l'entrée du stade, des automitrailleuses de toutes nationalités défilent avant d'entrer en scène. On entend des exclamations à chaque fois qu'un corps tombe ou brûle. Et ça continue jusque tard dans la nuit, sous l'œil des caméras, pendant que la foule compte le plus vite possible les pertes subies.

•

L'Indien

C'est à peine si l'Indien a prévenu de sa visite. Il a décidé de faire une escapade, et hop !, du fond de sa nuit — nuit de piété et de plumes —, il arrive. Une fois le calumet éteint, le repas terminé et le coup de l'étrier, l'Indien nous devance : après être allé border les enfants dans leurs lits, il s'enferme dans la chambre conjugale avec notre épouse, ayant eu soin de nous envoyer à la campagne chez une vague tante dont il s'est par chance rappelé l'existence et l'adresse lointaine.

Homme de goûts simples, l'Indien s'entiche facilement de nos effets les plus modestes comme les plus luxueux ; un rien l'habille. Dans l'étau de ses bras, les femmes connaissent le bonheur et finissent par s'adonner à la pêche ou à la chasse à l'ours. Ainsi l'Indien est-il devenu le garant d'une certaine façon d'être, l'absolu parangon. Hiver comme été, de jour ou de nuit, croyez-moi, je suis toujours prêt à ouvrir la porte de ma maison à l'Indien, mon frère, mon ami. Heureusement, des nuages de fumée le précèdent en tous lieux.

-

Mon bras rêve

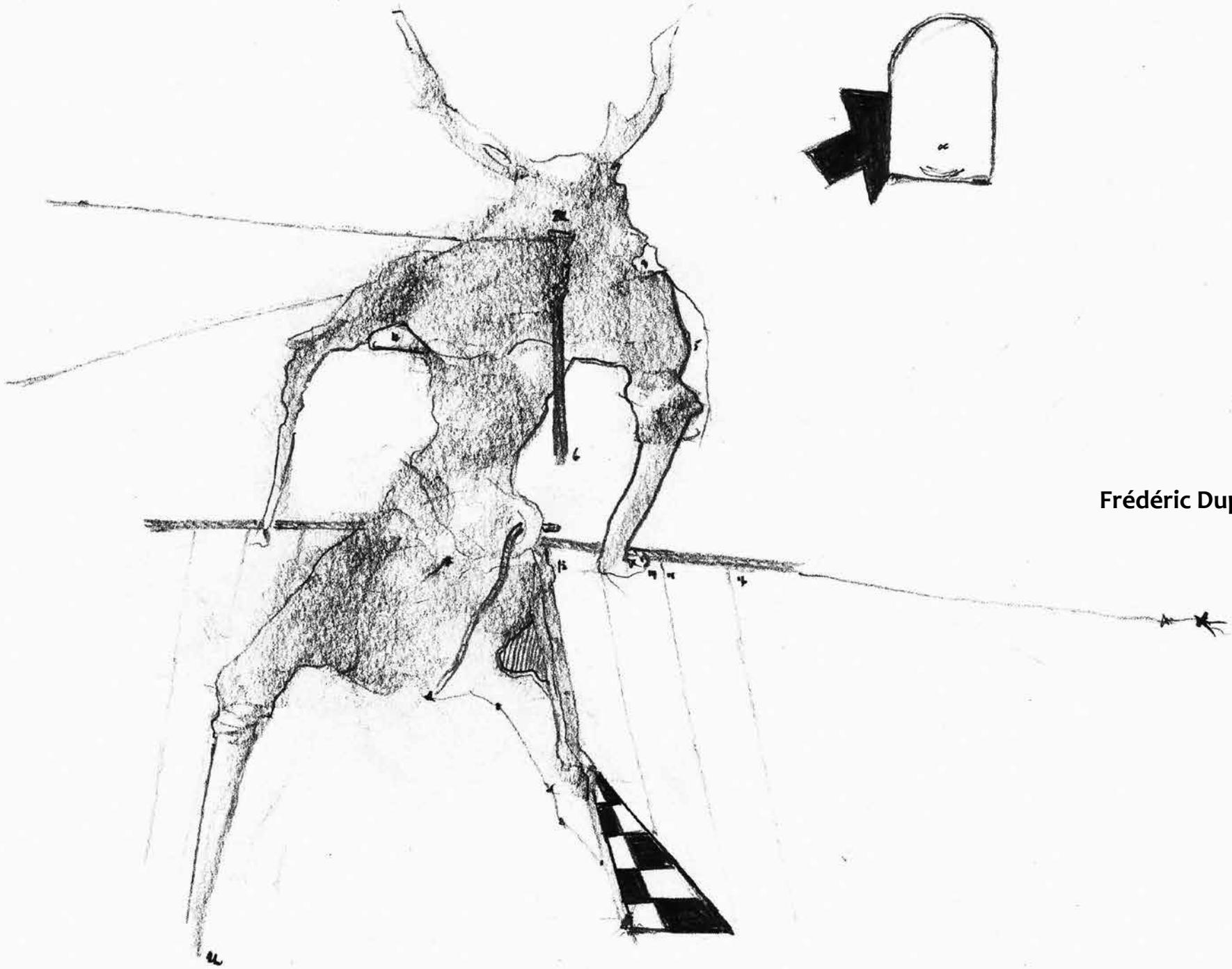
À l'instant, mon bras vient de rêver. Son rêve s'est écoulé avant de se mêler à mon ombre et de disparaître. Je ne sais pas de quoi sont constitués les rêves de mon bras, aussi j'en ai peur. Lorsqu'ils se produisent, je ferme les yeux. Parfois, je m'endors.

-

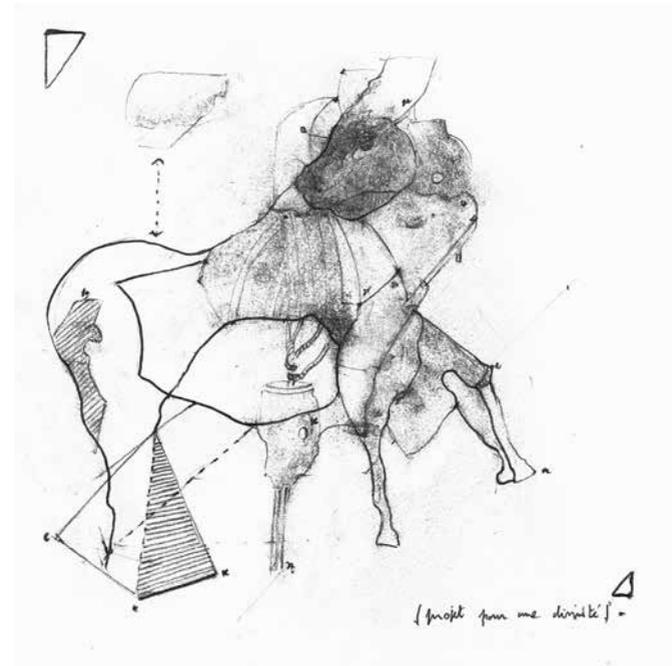
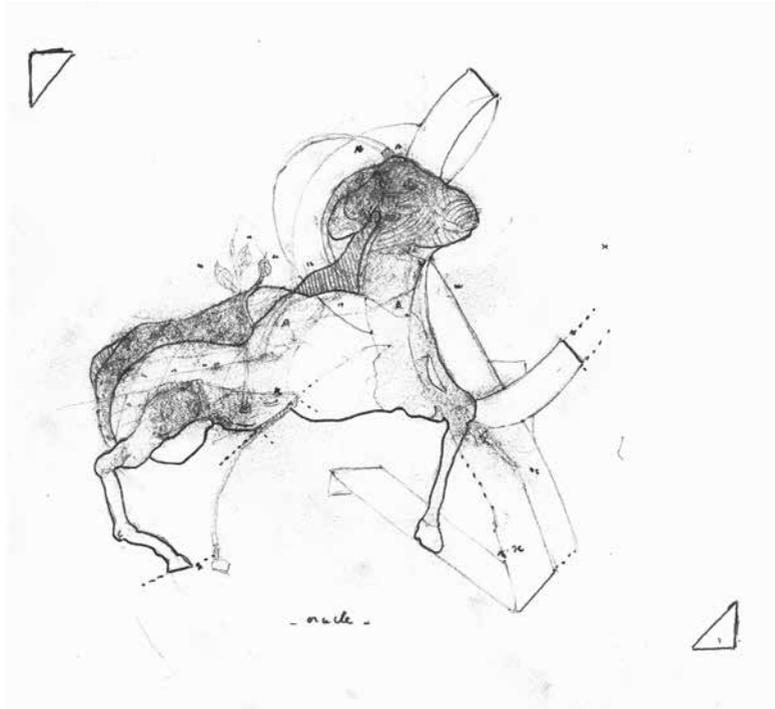
Lions et caïmans

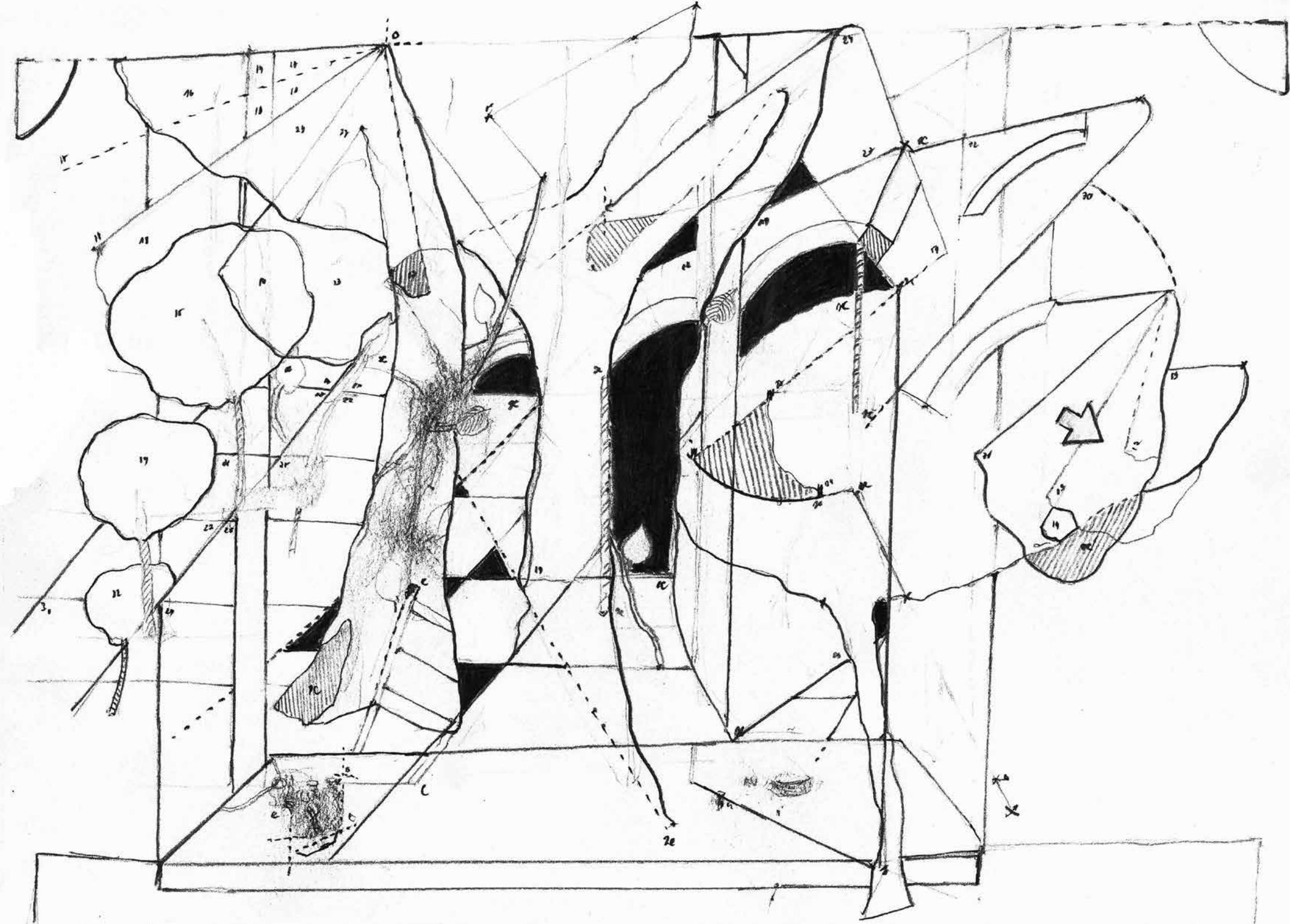
Il n'est pas surprenant d'apercevoir des échelles levées contre la façade de chaque maison : leur présence permet d'échapper aux caïmans. Comme les lions ne peuvent enjamber les barreaux pour accéder aux greniers, on les soulève de terre à l'aide de treuils sur des plates-formes où ils se placent à la moindre alerte, à côté des sacs de farine et des graines de tournesol. Installés dans ces hauteurs, les fauves ne se privent pas de dévorer ceux qui les ont hissés jusque-là et dont le nombre se réduit de jour en jour, au grand dam des caïmans. Quand même, la nature est bien faite.

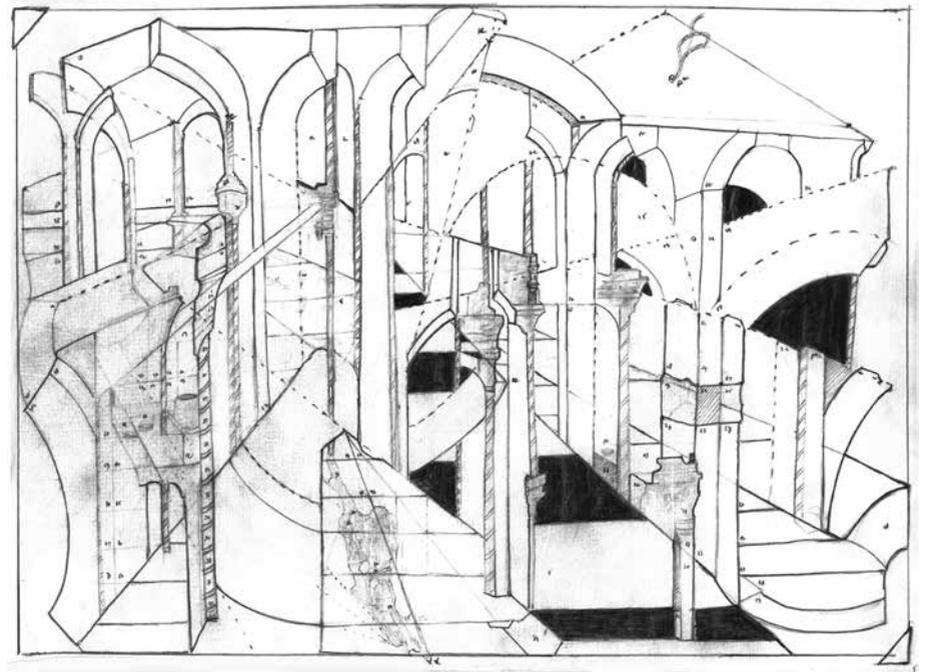
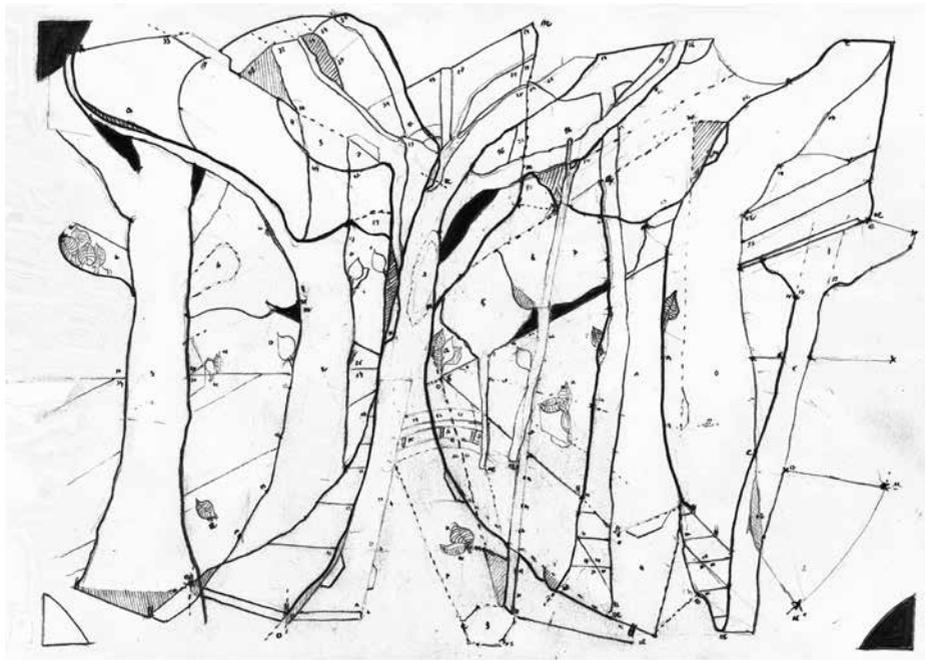
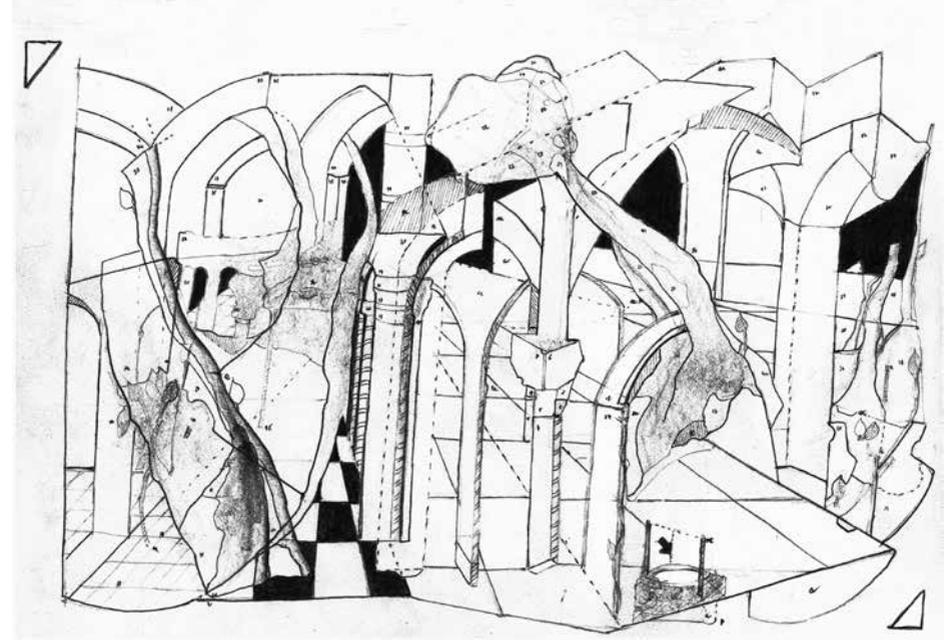
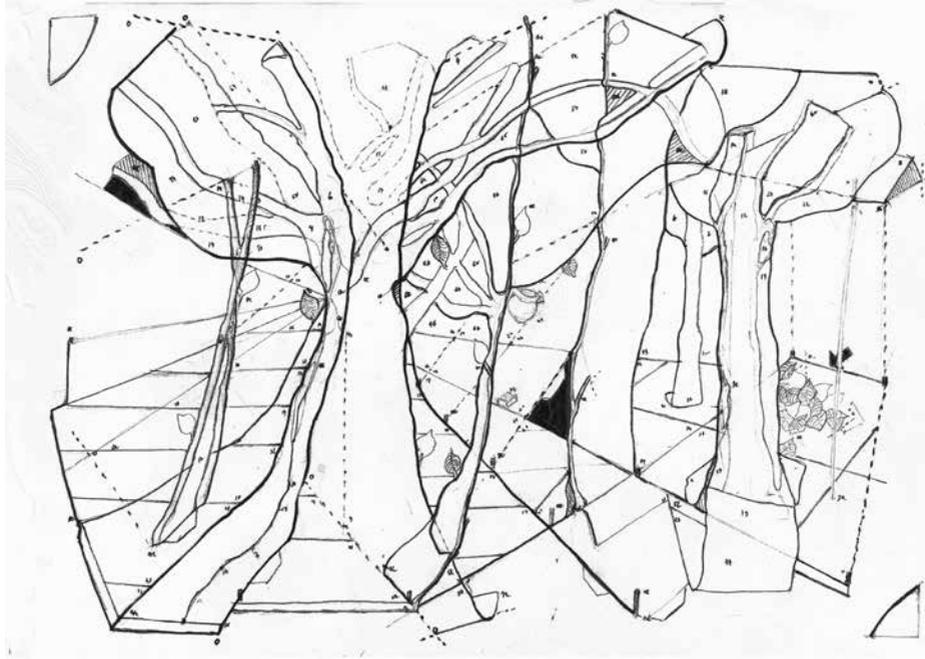
-

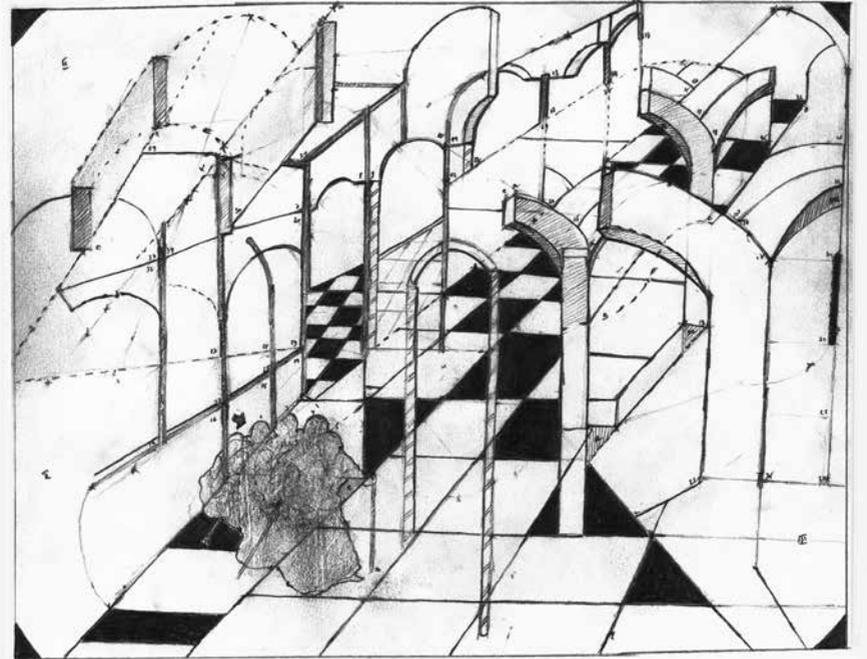
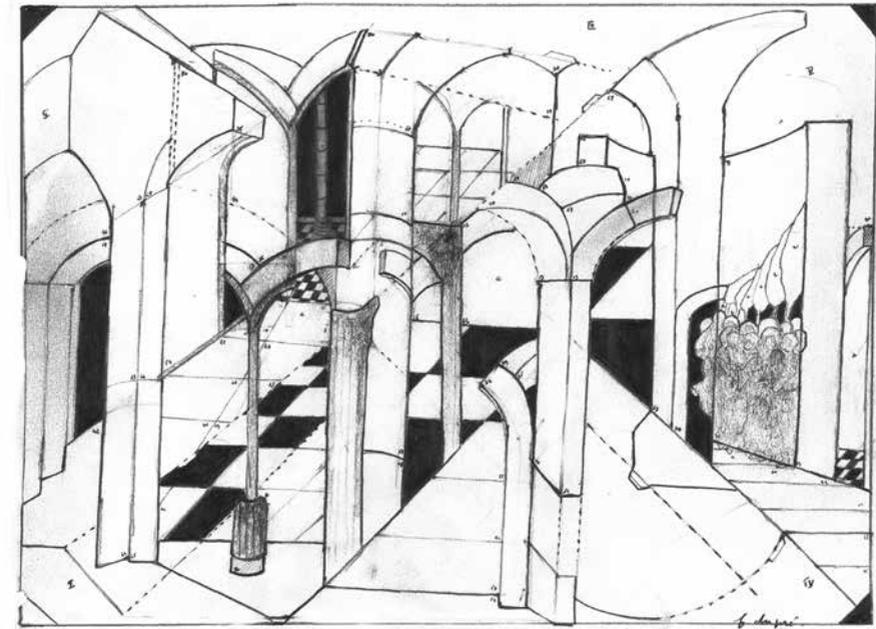
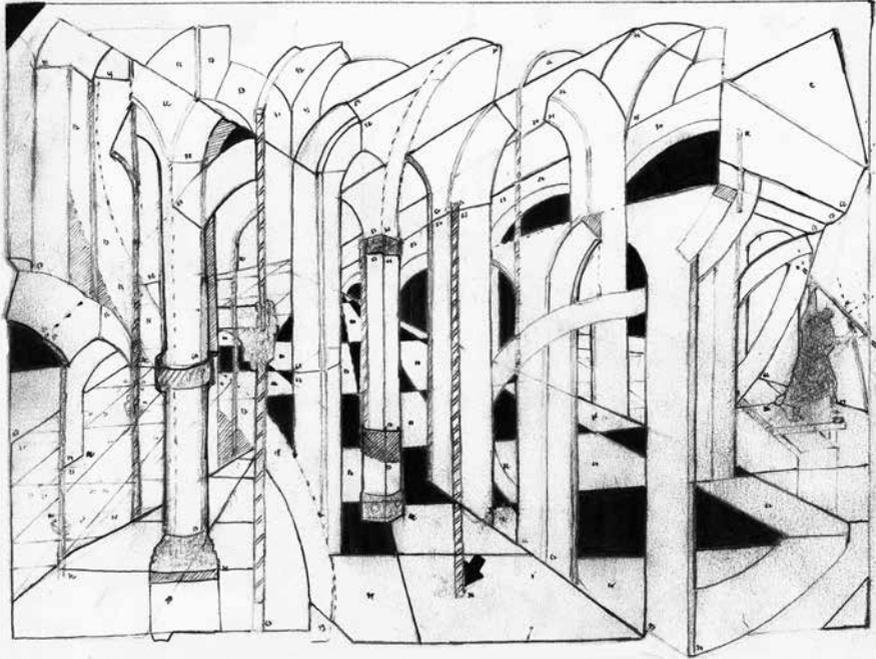


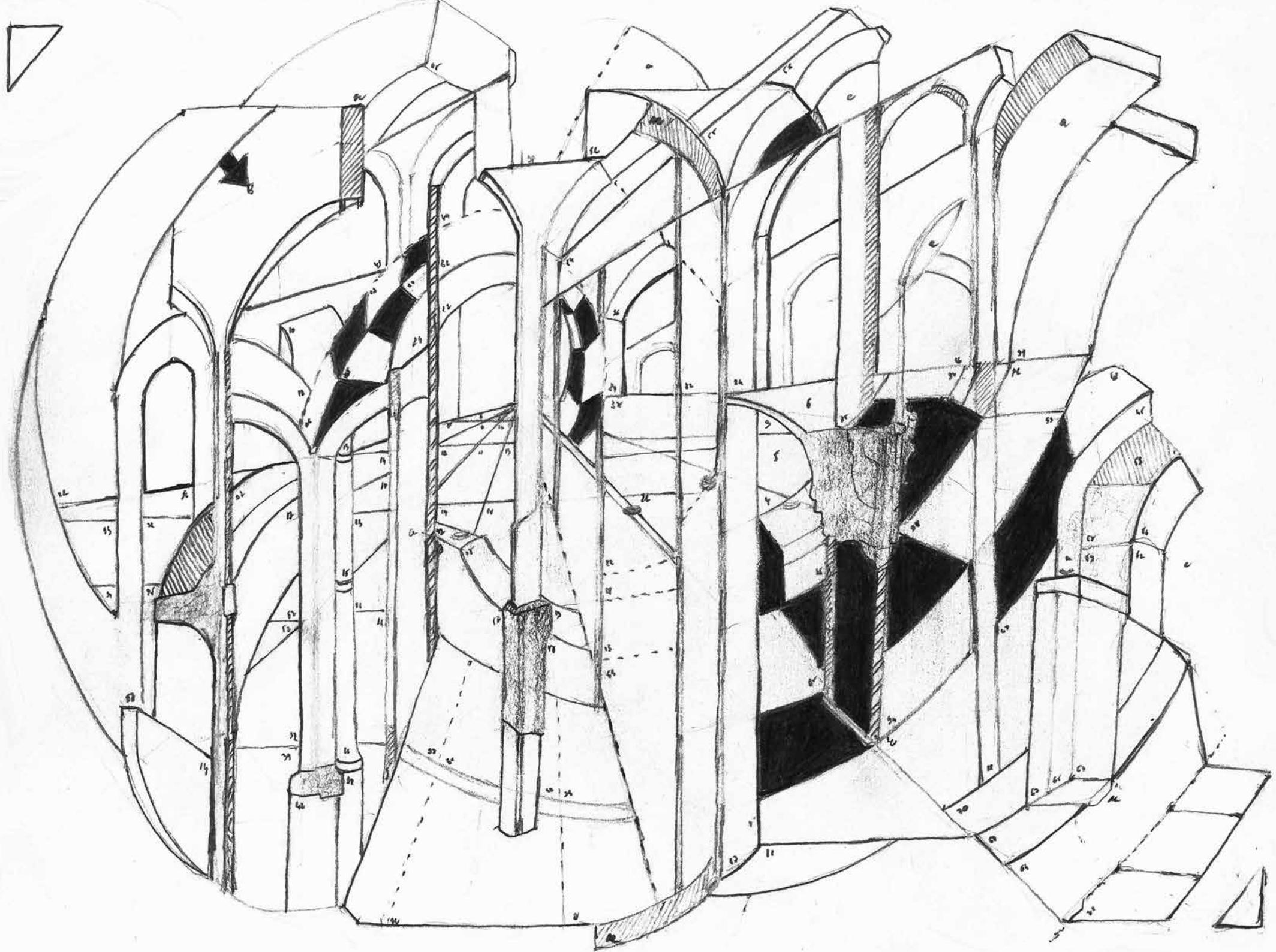
Frédéric Dupré / *Theatrum mundi*













Raymond Farina / *Buster Keaton*
ou le calme dans le chaos

Qui sait ce qui se trame
 sous ton front impassible,
 un millième de seconde
 sous ce clignement d'œil,
 ce tic énigmatique,
 dans l'instant d'euphorie
 où, le corps immobile,
 seul au cœur de l'immense
 ou d'une ville vide,
 tu caresses des yeux
 le paysage inquiet ?

*

On croirait que tu cherches
 l'occasion d'un élan,
 d'une fraîche expérience,
 d'un saut dans l'aventure
 où t'attendent déjà
 une foule d'obstacles :
 – barrières, poutres et rochers –
 que tu vas instantanément
 pousser, écarter, renverser
 d'un geste précis, efficace.
 Puis tout ça ne sera qu'écume,
 chose à recommencer peut-être,
 variation de l'existence,
 mouvement dans son mouvement,
 un scherzo plus qu'un allegro.

*

Pas de paroles dans ton monde.
 Ce sont tes gestes qui révèlent
 ce que tu sens, ces étincelles
 sur ton visage, à fleur de peau,
 cette impassible impatience
 qu'on croirait d'un enfant boudeur
 quand, à reculons, il retourne
 dans sa solitude sphérique.

*

C'est ta vieille locomotive,
 te berçant comme une nourrice,
 rythmant ton pouls, ses hauts, ses bas,
 et les battements de ton cœur,
 qui rend visible ton chagrin,
 ce tout petit séisme intime,
 rebelle à tous les sismogrammes,
 en train de chambouler ta vie.

*

Étonnant ton art de tomber
 et d'aussitôt te relever
 avec une telle élégance !
 Fascinantes toutes tes chutes,
 glorieuses comme des conquêtes,
 plus belles que les ascensions
 de ceux qui toute leur vie rêvent
 d'humilier les Himalaya
 ou de gravir les hiérarchies !

*

Qui sait si elles ne sont pas
l'écho de ces années terribles
où tant de corps étaient tombés,
blessés, brûlés, déchiquetés
dans un jeu insensé,
un jeu tragique que tu joues
sur un autre registre,
sans savoir, en sachant
que les morts rarement renaissent
si ce n'est dans les Évangiles
et les larmes des élégies.

*

Une façon peut-être aussi
de rappeler que naître c'est
tomber du ventre de sa mère
dans un monde où, jusqu'à la tombe,
on tombe et on se rétablit.

*

Poursuivant, poursuivi
par les chiens, les soldats,
les fiancées, les cow-boys,
craché par les fenêtres
et happé par les portes
de maisons-labyrinthes
ouvrant sur le néant,
parfois sur l'Infini,
voilà que tu t'immisces
avec ta Rossinante
dans l'impeccable défilé

des cohortes de la police,
et, en toute innocence, y sème
le chaos le plus chaotique
de l'histoire du cinéma :
voilà que follement s'anime
ce qu'un ordre abstrait mit au pas.

*

Ça s'agite, ça se disperse
comme une volée de moineaux,
ça court dans tous les sens,
dans les rues, dans les avenues,
dans les caves, dans les impasses,
sur les toits et dans les étoiles !

*

Quand tu ne troubles pas les fêtes
tu cherches, bien sûr, l'âme sœur
mais les fiancées ont bien changé.
Les fiancées n'aiment plus les roses,
les fiancées veulent des héros,
des hommes qui réussissent
à la guerre et dans la finance.
Tu veux bien, pour gagner leur cœur,
jouer à tous ces jeux malsains,
même si c'est à contrecœur.

*

L'étonnant c'est que, chaque fois,
partout, tu te tires d'affaire
dans des processus effrénés
auxquels tu survis à merveille,

qu'à merveille tu t'incorpores
en te servant subtilement
de ta fulgurante intuition,
d'une obstination métallique,
mais grâce aussi – oh paradoxe ! –
à ton innocence superbe,
à ta maladresse chronique,
aux complicités du Hasard.

*

Et c'est ainsi, par accident,
par distraction, mine de rien,
équipé d'un sabre fossile,
que tu gagnes cœurs et batailles
et changes le cours de l'Histoire.
C'est ainsi que, sérieusement,
sans rire de la farce horrible,
des rouages impitoyables
de la mécanique du monde,
tu poursuis ta course infernale
jusqu'au très classique happy-end
où le héros et sa fiancée
s'envolent dans leur Pegaso
vers un Paradis sans histoire.

*





Béatrice Paillet / *ELLE*

Pour JP.V

Dormir ?

Si peu.

S'installe, alors, pour elle, une somnolence, un engourdissement pareil au froid, ce solitaire qui va l'amble, caressant les sentes de son pas jusqu'aux ténèbres. Elle a le désir du froid, le désir du froid à corps de loup, monacal, pur en son dénuement où l'absence côtoie la mort ; pur en sa douleur quand, étreignant la nue, il tranche le souffle. Ainsi, comblée de pureté, le sommeil viendra. Mais, il lui faut attendre. Attendre encore.

Où est-il ce loup, ce Froid-Loup tant désiré ?

Parfois, elle le pressent, aux confins de son être fleurant sa peau. Mais, là-bas aussi, il n'est plus celui de jadis, celui dont la morsure est promesse de sève. Faudra-t-il, désormais, qu'elle se contente d'un froid servile, abâtardi, à corps d'homme ? Peut être, car le loup ne la visite plus que de loin en loin, alors même qu'il n'est plus temps.

Et dans le désordre d'une sève émancipée, il ne sera plus promesse mais lame du sacrifice, celui du fruit à naître.

Du sombre au clair, œuvre le temps.

Le vent fléchit, à ses épaules l'enfant, adolescent aux reins de pluie. S'éveille, alors, sous l'écorce, un rire de sève. Un rire tel un rai de lumière ; la joie des filles qui seront mères. De belle assoupie, la voici belle éveillée, fille au bras du printemps.

Tumulte, tapage, lui, fils du dieu, fils de Pan, martèle sa danse : l'ondée du jour.

Sur elle !

En elle !

Averses !

Averses !

L'eau crie !

L'eau chante !

Elle-Fertile, à ta peau le rire du printemps, le rire des pluies. Elle-Jardin, couverte du ciel, demain sera le fruit. De tes flancs, chairs en liesse, la sève et le sang, l'arbre et la bête.

Noces de lumière aux épousailles d'eau, ramures et duvets tremblent. Douceur fragile du vert solaire, du tiède battement de la vie. Douceur mais aux confins douleur. Douleurs d'hommes qui la contraignent par l'acier, le béton, éloignant d'elle la joie.

Pour un temps, un temps seulement.

Toujours, vers elle, l'eau trouve son chemin.

Soleil suant sa source.

Sur elle, le poids de l'été.

Le temps s'étire en un long fil de soie.

Camisole d'ombres, le sombre cueille l'eau.

Du plus tendre d'elle éclot une buée suave. Une sueur confidente de l'été, plus forte que liqueur. Chaleur tourment, lumière à vif, liesse jusque dans la soif assouvie d'un murmure.

Sur Elle, les jeux du soleil qui guette, de l'eau qui se dérobe, pour qu'à ses flancs l'innocence revête la joie. Ainsi, l'arbre fleurit, la bête met bas. Ainsi, vient la moisson où s'épuisent sève et sang où grandit l'homme.

Et, toujours, sur elle, son ombre s'étend et toujours, un peu plus, l'étouffe. Lui, engrange la cendre, cuit son désastre.

Homme suant sa faim.

Sur elle, le poids du feu.

Vient l'absence où s'exhibe la roche.

Chœur de silence pour demeure de joie.

Au plus pur d'elle,

en son ventre,

seule l'eau.

Plénitude, le temps irradie d'un feu de gemme pareil au lustre de la châtaigne. Soleil effacé du trait des pluies, le ciel parle gris.

Résonance furtive, chutent les feuilles.

Une odeur femelle glisse aux sous-bois.

Poitrines ou sillons, les haleines se confondent.

Sèves lentes, saison vive. Sur elle, l'impatience du sang, sa faim, l'envol de sa course, le soleil de ses reins. Noces rousses, couve le sang. Automne à nu d'écorce et de brames, automne fleuri de brume, ton feu est clameur.

Elle-Forêt, niche la sève.

Elle-Refuge, dort la bête.

Hier, au refuge d'elle, l'homme dormait, déposant à ses flancs, sa fatigue, ses rêves. Pourtant, l'échine fière s'en est allée.

Brume flétrie d'un aboi d'homme pour matin sans aube. Noces rompues, sur elle, le poids : des corps en marche, du corps aux abois. Sur elle, odeur suée, un lait de peur, l'aigu des fuites. Non loin, au lit de feuilles la chute. Sève dolente s'éteint le lustre des châtaignes.

Temps joueur, tourne la roue. En elle la joie, en elle l'étreinte. Dans la cascade des saisons son rire de vent, d'eau, de ramures ; son rire de mère, car demain sera l'humanité.

"ELLE" extrait du recueil inédit *D'un pas de luciole*



Pierre-Lucien Bertrand / *Les plages infinies*

Il n'y avait là que rarement de la déraison
nulle crainte de perdre un obligatoire sentier trop cadencé
à mon goût
toujours salvateur levant rarement les yeux il aurait fallu se
laisser conduire
avançant de la plus numérique des façons

Un jour c'est le diable un jour c'est la nuit une nuit c'est l'en-
nui

Elle me dit qu'il fallait ne jamais se connaître peut-être au
dernier moment même durant des années

Mes dizaines d'yeux hypersensibles à la lumière ou à la haine
étaient comme des verres progressifs sur le monde et je lui
dis que j'avais cette force irrépressible de devoir l'exprimer

Elle ne comprit pas tout de suite nous étions déjà partis de
travers

Ne pas pouvoir se passer de cette langueur de l'aube comme
anesthésiés morts confortablement prisonniers d'un mou-
vement impossible à engager

Et puis essayer de croire qu'on veut essayer De croire trop
tard et on s'apathise à nouveau

Là-bas c'était le désert oui comme le désert infini de ces
plages qui partent d'un arbre arraché et finissent lentement
en Espagne

J'ai su chaque grève et les heures du soleil et cela dura des
semaines

On avait tout le temps une fois volé aux autres

Ne jamais faire rien comme tout le monde

Les mouettes étaient chez elles espéraient quelque chose
autour

Nous franchîmes l'infranchissable sans escale comme des
milliers de pas devant nous Le soleil ne nous lâchait pas nous
acculant vers les galbes sableux de la dune

On trouva là tout ce que les rafiots et les vents très loin ne
voulaient plus

Et tout était autour de nous dans un son écrasé et ralenti
jusqu'au noir qu'on avait préparé dans nos têtes

Pourtant le ciel ne ressembla pas à ce tissu d'étoiles des
livres mystificateurs de mon enfance

Nous étions allongés sur le dos
nos yeux trouant l'immensité
les bras en croix
écartant en douceur les fines comètes cherchant leur destin
et toujours plus avant

Nous comprîmes qu'on ne pouvait plus s'arrêter
Il y en eut une qui avait l'air heureuse plus adroite pour se
couler sans éclats C'était la mienne sans choisir à vrai dire

Nous nous suffisions sans nos noms
sans nos spleens mêlés à la brume d'une désormais
lointaine prison exotique
nous avons planté notre exil près de vertigineux pins
célibataires dominant les cahutes de marins du dimanche
l'océan reculait

Nous étions juste immortels puisque nous étions toujours
en vie

Il y eut quelques mots embarrassés dans une fade nuitée
où la lune balbutiait sa promesse On attendit le dernier
bateau remontant le bassin cristallin

Dans le fond les scintillements de la ville nous rappelèrent
le chemin parcouru et la victoire de cette première
obscurité commune

Tout commença

Notre mémoire organique imprègne assez notre esprit pour que nous nous trouvions en pays de connaissance dans les structures enchevêtrées du bois. N'importe quelle autre matière, le métal, la pierre, la corne, l'os, les fibres végétales, ouvre ces mêmes labyrinthes où l'ouvrier, isolé dans sa tâche et cédant à un morne enchantement, s'enfonce peu à peu, semblable en cela au malade qui, dans sa chambre, s'absorbe, des heures durant, dans le déchiffrement des broderies des rideaux et renoue avec bonheur son délire à leurs rébus. Prospection plus fructueuse qu'on ne l'imagine. Il n'est pas mauvais, si l'on vise à certaine totalité vitale, que la familiarité de la matière réveille, de temps en temps, au fond de nous, les larves de l'inconscient.

Pierre Gasca, *Les sources* (1975)



> Les Hommes sans Épaules ou la revue des Wah

Les HSE, c'est un titre, une tribu des « âges farouches », extrait du roman de J.H Rosny l'Aîné (1856- 1940) : *Le félin géant* (1918). Les temps sont aux fardeaux, aux sacs et aux jugulaires ! Les Hommes sans Épaules ne sauraient rien accrocher à leurs corps ! Nos poèmes, en écho, aiment, sans la moindre concession, la vie d'aujourd'hui. Tailler la ligne de vie dans la morsure et extraire la quintessence même de

l'être. Capter la coulée de laves. Travailler ensuite le matériau à froid dans la fêlure. Car, il n'y a pas un espace sans combat, pas un atome sans cri ; mais seulement, à bout portant : l'émotion, le langage, le mot coup de tête, le mot coup de sang, le mot coup de poing, pour exister plus loin que la mêlée des images et que l'écume de la phrase. L'émotion qui est l'équation du rêve et de la réalité, parce qu'elle jaillit brutalement, comme une réaction devant l'irritation d'une blessure, met le sujet hors de soi. « Je est un autre », « Je est tous les autres » !

La première série a paru à Avignon, puis à Paris de 1953 à 1956 (9 numéros), sous la direction de Jean Breton. La deuxième série, à Paris, de 1991 à 1994 (11 numéros), sous la direction d'Alain Breton. La troisième paraît depuis 1997, sous la direction de Christophe Dauphin : 927 auteurs publiés, 4 collections (Les HSE, 62 titres), (Peinture et parole, 2 titres), Supérieur Inconnu (30 titres). Les HSE, c'est un comité de rédaction : Christophe Dauphin, Alain Breton, Paul Farellier, Jacques Aramburu, César Birène & Karel Hadek et c'est surtout et avant tout une revue semestrielle (parution en mars et octobre) de 350 pages. Chaque numéro s'ouvre sur un choix réalisé dans l'œuvre éditée ou inédite des plus sûrs poètes, selon nous, du demi-siècle écoulé, « Les Porteurs de Feu ». « Ainsi furent les Wah » est une anthologie permanente des poètes de notre temps. Nos dossiers sillonnent d'urgence le rêve et l'inconscient, les territoires de l'imaginaire comme le réel à vif. Des rubriques comme « Une Voix, une œuvre » ou « La Mémoire, la Poésie », présentent des poètes marquants de notre temps et rendent aussi hommage à

des œuvres lumineuses et souvent méconnues ou à redécouvrir. La rubrique « Vers les Terres libres » est consacrée à des auteurs dont les créations, éloignées des tendances dominantes, révèlent une authenticité et une originalité évidentes. La rubrique « Dans les cheveux d'Aoun », donne à lire des proses. La revue ne tourne pas le dos à la photographie ou à la création plastique, ni à la passion et à l'humour. Les HSE, c'est encore des redécouvertes, des poètes confirmés, des Prix Nobel qui côtoient des premières publications et des découvertes. Les HSE sont les poètes de l'émotion, héritiers de la Poésie pour vivre et du surréalisme, autrement dit émotivistes, le poème colle au plus près de la réalité, du vécu de l'homme ordinaire, pour résumer le statut que les poètes du groupe ont toujours réclamé pour eux-mêmes.

Les deux numéros de l'année 2024 comportent, le premier (Les HSE n°57), un dossier « Poètes en Bretagne », soit 34 poètes de Saint-Pol-Roux à Mérédith Le Dez. Après avoir arpenté la Normandie en 2021 dans le numéro 55 (Dossier Poètes normands pour une falaise du cri), puis l'Est en 2023 dans le numéro 55 (Dossier Richard Rognet & les poètes de l'Est, Alsace et Lorraine), Les HSE remettent le cap à l'Ouest et se rendent en Bretagne, avec pour Porteurs de Feu : Georges Perros et Hervé Delabarre, accompagnés par Paul Celan, Kenneth White, Jacques Bertin, Paul Sanda, Anne Barbusse, Marie Murski... Le deuxième numéro (Les HSE n°58) est consacré à l'Arménie et à ses poètes, avec un dossier « Daniel Varoujan, le poète et le génocide arménien ». Les deux Porteurs de Feu de ce numéro sont Vahé Godel et Gérard Chaliand. Une trentaine de poètes les accompagnent, de Grégoire de Narek à Marie Bouchez, qui publie ses poèmes pour la première fois, en passant par Max Jacob, Ossip Mandelstam, Armen Lubin, Yves Bonney, Missak Manouchian, Nâzim Hikmet ou Violette Krikorian ou Marie Tavera...

Christophe Dauphin

> <http://www.leshommessansepaules.com>

Livio Ceschin (1962) vit et travaille à Montebelluna, province de Trévise. Il étudie à l'Académie Raffaello d'Urbino. Depuis 2016, il enseigne les techniques de gravure et les arts graphiques à l'Académie des Beaux-Arts de Vérone. Ami de poètes et d'écrivains, ses gravures figurent dans des livres d'artistes (Cantarutti, Cappello, Ramat, Rebellato, Zanzotto et Luzi). Il entretient des liens avec l'écrivain Mario Rigoni Stern, l'historien de l'art Gombrich et le photographe Cartier-Bresson. Dans les années 90, il a remporté plusieurs prix et de nombreuses expositions sont toujours consacrées à son travail en Italie et à l'étranger. En 2003, il a le premier prix à la Biennale Internationale du Prix Acqui d'Acqui Terme. Ses œuvres sont conservées dans des institutions publiques et des collections privées en Italie et à l'étranger. <https://www.livioceschin.it/catalogues>

Frédéric Tison (1972 - 2023). Poète, plasticien (encres, dessins). Il fut professeur documentaliste à Paris. A publié de nombreux ouvrages de poésie, livres d'artiste ainsi qu'un essai poétique en 2018 : *Selon Silène* (Étude sur la figure du satyre Silène, compagnon de Dionysos). *Le Dieu des portes* a reçu le prix Aliénor 2016, *La Table d'attente* le prix du Poème en prose Louis-Guillaume 2021. Son œuvre a, dès le départ, suscité de foisonnantes pages critiques, articles et dossiers, dans de nombreuses revues. Les archives de son blog sont lisibles ici : <http://leslettresblanches.hautetfort.com/>

Raymond Farina Poète et traducteur, né en 1940, a résidé au Maghreb, en République Centrafricaine, en Bretagne, en Provence et dans les Vosges. Il a enseigné la philosophie jusqu'en 2000 et vit entre la Bretagne et l'île de la Réunion. Il a publié une vingtaine de recueils de poésie parmi lesquels figurent *La gloire des poussières* aux Éditions Alcyone, *Notes pour un fantôme suivi de Hétéroclites* et *Un printemps sans fenêtre suivi de Réminiscences*, aux Éditions N&B. Ses poèmes ont été rassemblés dans l'anthologie de Sabine Dewulf, *L'oiseleur des signes, Raymond Farina*, Collection Présence de la poésie, aux Éditions des Vanneaux. Ils ont été également accueillis dans les revues "Apulée", "Arpa", "Diérèse", "La NRF", "Po&sie", "Les Hommes sans Épaules", "La Revue de Belles-Lettres". Il a traduit et publié en revues des poètes américains, irlandais, australiens, espagnols, italiens et portugais.

Alain Breton est né en 1956 dans la capitale. Après des études à la Faculté des Beaux-Arts de Paris, il se forme à toutes les dimensions de l'édition de poésie et collabore un long temps à la revue "Poésie 1". Il a publié une quinzaine de recueils de poèmes, quelques anthologies (dont *Les Nouveaux Poètes maudits*, préfacée par André Pieyre de Mandiargues, et *Drôles de rires* — un livre-disque anthologique de l'humour contemporain, en collaboration avec Sébastien Colmagro). Il fait partie, en compagnie de Christophe Dauphin et de Paul Farellier, du comité de rédaction de la revue "Les Hommes sans Épaules."

Chloé Charpentier, née en 1990 dans les Vosges d'un métissage yéliche et paysan. L'enfance, l'intimité de la poésie, le monde à l'écart, plus à l'aise dans le potager

et la forêt qu'à l'école. Étudiante, l'œuf s'ouvre, adviennent des rencontres : un petit atelier d'écriture et Revu (la revue de poésie snob et élitiste). Puis la vie active, l'enseignement. En 2021, débordement, soif, formation en maraîchage. Ce qui la poussera à reprendre l'écriture longtemps abandonnée de *Nous les derniers vivants* qui paraîtra en mai 2024 chez Tarmac. En 2023, monte les Éditions Camp-Volant pour promouvoir des cultures singulières, des voix en marge de la société, ainsi qu'une revue, PLI Pour L'Indicible. Instagram : @nous_les_derniers_vivants ; Facebook : Chloé Charpentier.

Claire Dias-Lachèse, née en 1977 à Aix-en-Provence, est artiste photographe. Son travail *Temps suspendus* a été exposé en divers endroits : Urban gallery (Marseille), l'Émoi photographique (Angoulême), galerie Parallax (Aix-en-Provence), Sténopédies (Clermont-Ferrand). Ce travail a également été publié sur le site L'œil de la photographie. Ses autres photographies sont visibles sur son site : <https://claire-diaslachese.wordpress.com/>.

Béatrice Pailler est rémoise (née en 1966). Son parcours l'a menée des sciences de la vie et de la terre au métier de libraire, avant d'écrire de la poésie ; celle-ci est résolument tournée vers le vivant. Diverses revues ("Arpa", "Diérèse", "Voix d'Encre"...) accueillent ses poèmes, et ses derniers recueils parus sont : *L'autre versant* (prix Louis Guillaume 2023 - Éd. Le Silence qui roule, 2022) & *d'Écorce de Sable* (Éd. de la revue À L'INDEX, 2022).

Frédéric Dupré est un artiste, dessinateur français originaire de Dax. Son travail, préfacé par Jean-Luc Nancy et accompagné des textes du philosophe Tristan Garcia a fait l'objet d'une première publication aux Éditions Le Pli en 2018 sous le titre *Papiers Tombés*. On peut retrouver certains de ses dessins, ainsi que les textes qui les accompagnent sur son site Le Griffonneur à l'adresse suivante : amelletos.unblog.fr

Pierre-Lucien Bertrand est auteur, éditeur, scénariste/réalisateur, né au Bugue en Périgord. Son ouvrage proséique *Simon en Avril en Géhenne ou l'histoire d'aimer*, publié en 1981 a été réédité dans plusieurs pays. Il a été également rédacteur et chroniqueur pour plusieurs journaux régionaux et nationaux. Il est photographe, gouacheur et inventeur amateur pour la découverte et l'étude de plus de 25 sites et stations archéologiques en Dordogne et Quercy. Écrivain, publiant, filmant dès l'adolescence, ses œuvres et son travail sont directement l'expression de la canopée de sa poésie intérieure. Son parcours lié à ses promesses égoïstes d'enfance est tout entier résumé dans son aphorisme « Ne pas réaliser ses rêves est un crime contre l'humanité... ».

Christophe Dauphin. Poète, critique littéraire. Actuellement directeur de publication de la troisième série de la revue « Les Hommes sans épaules » dont il signe ici la présentation .



Commander / Consulter

Les numéros imprimés de *margelles* – à l'exception de ceux déjà épuisés – sont disponibles à l'achat sur le site de la maison d'édition.

Les versions numériques sont en téléchargement gratuit.

S'abonner

L'abonnement comprend 4 numéros de *margelles* que vous recevrez au fil des livraisons saisonnières.

Pour 1 an / 4 numéros > 36 Euros, franco de port

Les abonnés recevront gratuitement, dès le premier envoi, l'un des numéros précédents encore présents dans notre catalogue ou l'un de nos cahiers [appareil] encore disponibles.

Vous pouvez commander ou vous abonner à *margelles*

- sur notre site (règlement sécurisé par C.B.)
> www.brunoguattariediteur.fr
- par courriel, précisant la formule souhaitée ainsi que vos coordonnées postales pour l'expédition (règlement par chèque).
> brunoguattariediteur@gmail.com



*Les enfants qui glissent dans nos paroles
comme des points-virgules, savent tout
et se souviennent de notre mal
à dire la vie qui passe et comme l'amour
est difficile. Ils glissent en chantant un doigt léger
dans l'échancrure du monde qui nous couvre
puis s'arrêtent la joue contre l'oreille du chat
avec un visage grave et si vite fermé
qui nous déséquilibre, nous jette hors du temps,
soudain muets comme près d'un puits plein de morts
alors que s'arrondit, margelle de nos jours,
de nos vaines paroles, la pupille du chat.*

Guy Goffette, *Éloge pour une cuisine de province*, 1988